



Critique Recueil

Claude Arnaud Gueules d'anthologie



L'écrivain et critique livre une somme magistrale sur l'art du portrait en littérature : une anthologie des plus grandes plumes en la matière (de Montaigne à nos jours), mais aussi une histoire du genre qui dit beaucoup sur l'écriture à la française. **Par Camille Thomine**

En 2006, Claude Arnaud se demandait *Qui dit je en nous ?* dans un essai sur la fabrique de l'identité où défilaient cas d'impostures et personnalités flottantes. Quelques années plus tard, dans *Qu'as-tu fait de tes frères* et *Je ne voulais pas être moi*, il dévoilait sa propre multiplicité : l'enfance à l'ombre d'ainés intransigeants et bien trempés et le désir d'endosser à rebours plusieurs existences. Repousser les limites de moi et s'autoriser, à chaque impasse existentielle, un pas de côté salvateur. Rien d'étonnant, donc, à le voir signer en cette rentrée une dense anthologie du portrait, genre par excellence de la construction de soi, sous le nez ou dans l'œil des autres.

Après une efficace introduction chronologique, de la genèse du genre avec Rabelais, Ronsard et surtout Montaigne jusqu'au triomphe moderne des selfies et réseaux sociaux, c'est à un livre itinéraire thématique que nous invite Claude Arnaud. Un premier chapitre revient sur l'autoportrait, un autre se consacre aux portraits collectifs qui, de relations d'ambassadeurs en fresques sociales, établirent la théorie des climats ou la « caste » des gamins de Paris ; un troisième décrypte les rapports d'influence et de rivalité entre représentations peintes et écrites ; un autre encore, l'animalisation des hommes par les portraitistes, etc.

S'il puise à la source latine des historiens Plutarque et Suétone, le genre ne prend son

essor qu'à la Renaissance, lorsque la diffusion de la peinture à l'huile et l'apparition du miroir inoculent un pérenne souci de soi. Déclencheur, le « dessein farouche et extravagant » des *Essais* lève provisoirement la réprobation chrétienne, ouvrant la voie à la vertigineuse « galerie des glaces » du Grand Siècle. Arme et sésame, le portrait s'attire alors l'engouement des précieuses avant d'envahir jusqu'au dégoût les lettres, pièces de théâtre, Mémoires, maximes et oraisons funèbres. Une vogue décisive, remarque Claude Arnaud, qui rappelle combien la littérature française préférera toujours, dès lors, « l'introspection au grand paysage », « l'analyse psychologique à l'action pure » et « l'autofiction au roman choral ».

Saint-Simon taxidermiste

Relégué dans l'ombre de la raison au Siècle des lumières, le genre reflourira sous l'impulsion de la démocratie, d'un romantisme curieux d'intériorité, et surtout du roman social, adepte de portraits « psychomoraux » influencés par la science : les classifications zoologiques de Cuvier et la physiognomonie (qui relie tempéraments et traits physiques) du pasteur zurichois Lavater. Partiellement périmé par la découverte de l'inconscient puis l'essor de la photographie et du cinéma, le portrait s'estompera dans la seconde moitié du XX^e siècle, dans les traces de l'insaisissable Albertine, ouvrant la voie aux silhouettes poreuses de

Extrait

Jeune homme pâle

Vers 7 heures et demie arrivait chez Weber un jeune homme pâle, aux yeux de biche, suçant ou tripotant une moitié de sa moustache brune et tombante, entouré de lainages comme un bibelot chinois. Il demandait une grappe de raisin, un verre d'eau et déclarait qu'il venait de se lever, qu'il avait la grippe, qu'il s'allait recoucher, que le bruit lui faisait mal, jetait autour de lui des regards inquiets, puis moqueurs, en fin de compte éclatait d'un rire enchanté et restait. Bientôt sortaient de ses lèvres, proférées sur un ton hésitant et hâtif, des remarques d'une extraordinaire nouveauté et des aperçus d'une finesse diabolique. Ses images imprévues voletaient à la cime des choses et des gens, ainsi qu'une musique supérieure, comme on raconte qu'il arrivait à la taverne du Globe, entre les compagnons du divin Shakespeare. Il tenait de Mercutio et de Puck, suivant plusieurs pensées à la fois, agile à s'excuser d'être aimable, rongé de scrupules ironiques, naturellement complexe, frémissant et soyeux. C'était l'auteur de ce livre original, souvent ahurissant, plein de promesses : Du côté de chez Swann, c'était Marcel Proust.

Extrait des Souvenirs des milieux littéraires, politiques, artistiques et médicaux, Léon Daudet, éd. Nouvelle Librairie nationale, 1920, p. 638-639

Beckett, aux êtres-pronoms du Nouveau Roman et autres figures fragmentaires à la Lol V. Stein. Mais sa revanche n'en sera que plus éclatante, avec le retour, dès la fin du XX^e, de l'écriture de soi, puis des biographies écrites, des biopics cinématographiques... jusqu'à l'impératif contemporain de « se singulariser, en faisant comme chacun ».

Brossée ici à grands traits, l'histoire en dents de scie du portrait prend tout son relief dans cette somme magistrale, dont la composition se révèle aussi accueillante que le genre. « Caméléon » de nature, Claude Arnaud glisse avec délice du réel à la fiction, de la pommade au pugilat et du grand auteur



Chateaubriand, ici dessiné par Prosper Mérimée, est l'un des auteurs (et modèles) élus par ce recueil.

1 400 portraits de Saint-Simon, maître du genre célébré en un chapitre exclusif, le livre regorge de trouvailles : autoportrait désarmant d'une petite fille de 5 ans sous Louis XIV, croquis « magnifiquement atroces » de Léon Daudet, fils d'Alphonse, ou portrait de « Maître Gaston » (Gallimard) en bon meunier fatigué et finaud par Jean Cau.

Claude Arnaud glisse avec délice du réel à la fiction, de la pommade au pugilat.

La réussite de cette anthologie, placée sous le signe de l'ouverture, de la curiosité et de la joie, tient à ces jeux picassiens de miroirs et de collages qui témoignent de la vitalité de la littérature – elle-même grand corpus « aussi changeant qu'un ciel », sujette à mille mouvements et transformations ; à cette marqueterie, mais aussi au plaisir contagieux de Claude Arnaud, dont les qualités de lecteur se doublent d'un don certain pour le croquis. À chaque page on est frappé par la finesse de l'analyse, l'à-propos des citations et la saveur des métaphores : « l'authentique taxidermie » pratiquée par Saint-Simon, qui vide ses victimes de leur sang tout en les conservant plus vivantes que jamais ; la « lèpre existentielle » qui gagne le portrait après Sartre ; ou les « dessins à colorier » que forment les figures de l'absurde... « Tout portrait composé avec âme est un portrait, non du modèle mais de l'artiste », prévenait Oscar Wilde dans *Dorian Gray*. Et, au fil de cette vibrante galerie, c'est aussi l'allant, la sensibilité, l'avidité sens de l'observation et le tempérament touche-à-tout de Claude Arnaud qui se révèle. Quant à ceux qui craindraient encore la disparition future « de toute forme active de singularité », l'auteur glisse à leur intention un peu de son espoir : « La fadeur et l'uniformité, dit-il, ne sont pas viables longtemps. » ●

PORTRAITS CRACHÉS, **Claude Arnaud**, éd. Robert Laffont, « Bouquins », 992 p., 32 €.

au confidentiel. On saute ainsi de l'« anémone nerveux » Huysmans au fantasque Des Esseintes, d'une version « jeune » de Napoléon à une autre vieillissante, et d'un portrait charge à son renvoi littéraire – Aragon et Drieu la Rochelle, Sachs versus Cocteau, Proust contre Sainte-Beuve... Si bien qu'on

peut tout autant piocher au hasard du volume que se laisser porter par l'enchaînement souple et quasi narratif des effigies.

À côté des signatures attendues de Rousseau, de La Rochefoucauld ou de Zola, des croquis féroces et géniaux de Célimène, de la silhouette guillotine des Thénardier ou des